

Festival des films du monde — Compétition mondiale **Pouvoir de l'image, images du pouvoir**

Luc Chaput

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2014). Festival des films du monde — Compétition mondiale : pouvoir de l'image, images du pouvoir. *Séquences*, (293), 8–9.



Festival des films du monde

Compétition mondiale

Pouvoir de l'image, images du pouvoir

Un adolescent court et se perd dans les dédales d'un jardin aux hauts arbustes taillés. Il est rattrapé par un éducateur auquel il voue une trop grande admiration. Voilà une des scènes majeures de **La Parfaite Obéissance** (Obediencia perfecta) qui était un des derniers films présentés dans cette compétition où les figures d'autorité et leurs représentations tenaient une place importante.

Luc Chaput

Lynn retourne travailler comme femme de chambre à l'hôtel Eden où un ami est responsable. Elle aime cette vie très ordonnée et ses tâches qui lui permettent de penser par ailleurs. L'écrivain allemand Markus Orth a écrit le court roman *Das Zimmermädchen Lynn* sur le retour à la vie d'une psychiatisée. Son compatriote Ingo Haeb en a réalisé une très fine adaptation (portant le même titre, **La Femme de chambre Lynn**, faite le plus souvent de plans courts, pour signaler cette vie réglée comme du papier à musique. Lynn épie certains des clients de l'hôtel en se dissimulant sous leur lit et en ne faisant pas de bruit. Les images prises de ce point de vue original, horizontal ou en légère contreplongée, après le choc initial, deviennent plus banales et nous incitent lentement à nous poser des questions sur notre propension à regarder les télé-réalités ou à suivre les agissements de stars ou d'inconnus sur les réseaux sociaux. Lynn – à laquelle Vicky Krieps fournit toute la mesure de son grand talent – trouvera, dans une étrange amitié, un moyen de sortir de sa coquille. L'on peut approuver le jury du FFM d'avoir décerné à ce long métrage le prix de la Meilleure contribution artistique; il a aussi obtenu le prix de la FIPRESCI.

Un homme politique tente de sortir des ornières de sondages désastreux lors d'une campagne électorale. Le scénario de François Bégaudeau, pour **Un homme d'État**, permet des rapprochements évidents avec la situation politique française actuelle. Toutefois, il a été écrit il y a quelques années et il se permet des retournements inattendus de situations qui cadrent bien avec la propension de certains politiciens à changer d'opinion pour courir après l'électeur insaisissable. Pierre Courrège en emploie la substantifique moelle, aidé en cela par de très bons interprètes dont Pierre Santini dans le rôle du véritable homme d'état, ce qui aurait pu lui mériter un Prix d'interprétation. Ce prix est allé à un autre interprète d'un homme de pouvoir, Yao Anlian, pour **Factory Boss** du réalisateur chinois Zhang Wei qui était auparavant dirigeant d'entreprises; on sent le côté didactique de sa démonstration sur les laissés-pour-compte de la mondialisation. L'emploi de la journaliste d'enquête immiscée dans l'entreprise alourdit quelque peu le propos qui nous fait remonter la chaîne de production jusque dans les ors des hôtels. S'y prennent des décisions qui feront engranger à certains d'énormes profits, et à d'autres des maladies

Photo: **La Femme de chambre Lynn**



du travail et des suicides. La manière dont est représentée la direction politique lors du procès montrera bien aux initiés que le film a pu ainsi avoir reçu l'aval de ces autorités qui cherchent peut-être aussi à favoriser la création d'un label *Créé en Chine*.

Un homme à la mine patibulaire et vivant secrètement dans un immeuble anonyme continue d'une autre manière son ancien emploi. Hier, il pourchassait les membres de l'organisation révolutionnaire maoïste *Sentier lumineux* au Pérou. Aujourd'hui, Perro élimine des témoins gênants pour certaines autorités militaro-policières à Lima. La caméra des réalisateurs de *Chien de garde* (*Perro guardián*), Bacha Caravedo et Chinón Higashionna, favorise les teintes sombres dans cette vision de la capitale de ce pays sud-américain. Le scénario de Bacha Caravedo souligne intelligemment, par la rencontre entre Milagros, une jeune adepte évangéliste, et Perro, la montée dans ces contrées de ces églises évangélistes et leur américanisation. Carlos Alcántara, dans le rôle de Perro, nous donne froid dans le dos à certains moments car son personnage se complexifie, au fur et à mesure que le film avance.

Comme à l'habitude depuis de nombreuses années, le film américain en compétition cette fois-ci *Lucky Stiff* de Christopher Ashley, était faible (mais déjà beaucoup mieux que certains désastreux de naguère, dont *You Talkin' to Me?*). L'on doit s'étonner de cette impossibilité, pour les dépisteurs du festival et de la direction, de choisir une œuvre au moins intéressante parmi le cinéma d'auteur américain. Cela mine encore plus la crédibilité du festival auprès d'une partie de la communauté cinématographique. Quant au seul film canadien en compétition, il venait du milieu des non-subsventionnés. L'acteur et cinéaste de Vancouver Dan Zukovic a pris sept ans à tourner, souvent à la sauvette, *Scammerhead*, et le produit final s'en ressent. Pourtant, le personnage de Silas, vendeur d'investissements à gros rapports frayant avec la mafia et les petits épargnants, aurait pu donner de meilleurs résultats si le film ne s'était pas éparpillé, entre autres,

dans certaines idées farfelues à Las Vegas. Cette ville mythique du jeu et des spectacles est aussi l'un des lieux importants de *Travelator* du réalisateur serbe Dusan Milic. L'évasion d'individus dans les jeux vidéo, où ils se construisent des avatars et deviennent des soldats de l'ombre, sert de point d'ancrage à un jeune et pauvre malfrat de Belgrade, qui se retrouve dans cet aimant touristique, à la poursuite d'un témoin gênant pour les affaires de son grand patron. La mise en scène inventive de Milic, également auteur du scénario, allie judicieusement la texture et les décors de ces mondes virtuels avec la grandiloquence architecturale et commerciale de la métropole du Nevada. On peut comprendre que le jury lui ait accordé le Prix de l'innovation.

Mélody, une jeune Bretonne, décide, pour améliorer sa situation économique, de devenir mère porteuse. Bernard Bellefroid, après le film *La Régate* remarqué à Cinemania, s'intéresse encore aux relations entre les jeunes et les figures d'autorité. La procréation assistée est devenue un terreau encore plus fertile pour les cinéastes. Mais ici, la mise en scène de Bellefroid, en dépit de quelques petites erreurs de parcours, et la connivence évidente des deux actrices Rachael Blake et Lucie Debay réussissent à nous faire partager ce périple difficile. Elles se sont d'ailleurs mérité ex aequo le Prix d'interprétation pour ce film dont le titre *Melody* souligne bien l'accord musical. Une mention au Prix œcuménique s'est ajoutée, mention qui aurait pu être plutôt un prix ex aequo avec *Cap Nostalgie* qui s'est aussi mérité le Grand Prix du jury.

Dans *Cap Nostalgie*, un café sur un cap sert de point de rencontre à une communauté villageoise dans la préfecture de Chiba. Etsuko en est l'âme dirigeante et la conseillère; autour d'elle, tournent des personnages plus ou moins colorés, représentatifs d'une certaine vision du Japon provincial, bien loin des dangers de l'hyper-métropole Tokyo. Le réalisateur Izuru Narushima, complice de la productrice Sayuri Yoshinaga (qui interprète Etsuko), mène ce navire dans des eaux aux couleurs pastel. On est bien loin de *The Light Shines Only There*, où la jeune réalisatrice nippone d'origine coréenne Mipo O nous assène quelques coups dans une mise en scène alliant franchise et discrétion. La noirceur du propos, où les tons sombres des mines de charbon et des explosions se conjuguent avec la dureté de certaines vies, laisse pourtant entrevoir au détour de certaines plages des moments lumineux. Pour ce travail très bien assumé, Mipo O s'est mérité le Prix de la mise en scène.

Le réalisateur mexicain Luiz Urquiza Mondragon s'attaque au problème de la pédophilie dans les institutions d'enseignement dans *La Parfaite Obéissance*. En ne nommant pas directement l'organisation visée, il s'évite ainsi des poursuites alors qu'on peut trouver des liens sur Internet. Pourtant, le propos a un caractère universel même si la démonstration est quelquefois trop appuyée et a pu rebuter certains spectateurs en leur rappelant de mauvais souvenirs enfouis. Le jury a décerné à l'unanimité le Grand Prix des Amériques à ce film. D'autres, par ailleurs critiqués dans cet article, auraient pu tout aussi bien remporter cet honneur. La compétition, cette année – comme l'an dernier d'ailleurs –, recelait assez d'œuvres intéressantes ou prenantes pour que cette victoire soit donc plus méritée.